

« *Simon et ses compagnons Le poursuivirent* » : le mot est fort, le plus souvent employé dans la Bible pour parler de la poursuite opérée par des ennemis ! En ce 5^{ème} dimanche du temps ordinaire, n'a-t-on pas l'impression de Jésus vit au XXI^{ème} siècle, sans un moment à Lui, courant à droite et à gauche, assiégé par des urgences qui ne sont peut-être pas des priorités ? Et quand Il veut S'isoler pour prier, impossible ! Ses chers disciples Lui donnent la chasse...

Mais commençons par la belle-mère : elle « *était au lit avec la fièvre* », ce qui l'empêche, en ce jour de sabbat, de recevoir ses hôtes, chose déshonorante en Orient. Jésus, interpellé, Se rend disponible et la guérit, mettant la fièvre en fuite comme une intruse. Ici se pose la relation de Jésus avec **notre souffrance**, dont le livre de Job est un écho terrible : « *j'ai en partage [...] des nuits de souffrance. [...] Mes jours ont couru plus vite que la navette et disparu sans espoir* ». Nous n'arrêtons pas de recevoir de mauvaises nouvelles : un tel a un cancer, tel autre est mort d'une crise cardiaque, tel autre vient d'être opéré... N'avons-nous pas parfois l'impression d'une omniprésence de la maladie, de la souffrance et de la mort ? Et que devient notre relation à Dieu lorsque la souffrance nous affecte ? L'effet de la souffrance, nous le savons, est de nous renfermer sur nous-mêmes : forte est alors la tentation du repli, du découragement, de la révolte, comme si Dieu était tout d'un coup absent, indifférent, voire complice (« *des pensées folles m'obsèdent jusqu'au crépuscule* »)... Rien de pire, alors, qu'un discours faussement spirituel qui, comme les "amis" de Job, vient se plaquer sur votre souffrance, l'expliquer, l'introduire dans un système où elle aura une cause précise et un sens donné de l'extérieur ! Jésus, Lui, ne fait guère de discours sur le sujet, Il est présent, et Il agit : « *S'approchant, Il la fit se lever en la prenant par la main* ».

Bon, la belle-mère est guérie, la belle affaire : est-il si sûr que Simon-Pierre en ait été ravi ? Plus sérieusement, Jésus passe avec elle et les quatre premiers disciples le jour du sabbat, dans la joie et le repos de cette fête : Il **donne donc du temps**, de Son temps si précieux. Et le nôtre ? « Seigneur, je vous aime plus que tout...en général » remarquait en souriant Madeleine Delbrêl (*Humour dans l'amour*, 1946) : mais en particulier ? Lorsqu'il faut donner quelques minutes par jour dans la prière, une heure le dimanche ? Et que dire de ces pratiquants qui n'ont jamais le temps d'arriver à l'heure ni celui d'attendre que la messe soit finie — et encore moins de discuter quelques minutes avec ceux qui ont partagé avec eux, une petite heure durant, l'avant-goût de l'éternité ? Le temps donné est la mesure concrète de notre amour : qui n'a jamais de temps pour son conjoint ou ses enfants ne les aime qu'en rêve ; qui ne prend jamais le temps pour Dieu risque de passer à côté de l'essentiel et de se réveiller trop tard, sans huile dans sa lampe lorsque l'Epoux viendra.

Enfin **Jésus sort** beaucoup dans cet Evangile : « *sortant de la synagogue, Il vint dans la maison de Simon et d'André, avec Jacques et Jean* » ; « *le matin, bien avant le jour, Il se leva, sortit et S'en alla dans un lieu désert, et là Il priait* » ; « *allons ailleurs, dans les bourgs voisins, afin que j'y prêche aussi, car c'est pour cela que je suis sorti* ». Pourquoi Jésus « *sort* »-Il de la synagogue où Il a « *enseigné avec autorité* » et délivré un possédé ? Pour passer le jour du sabbat chez Ses nouveaux disciples, Simon-Pierre et André ; pour prier Son Père « *dans le secret* » (au désert) ; pour annoncer partout la Bonne Nouvelle, et c'est alors de Sa venue en notre chair, de Son entrée dans notre temps qui est comme une « *sortie* » de l'éternité, qu'il s'agit. Jésus n'est pas venu parmi nous pour contempler Son nombril, mais pour venir à nous, porteur des paroles de conversion et de Vie éternelle ; de même, nous ne sommes pas chrétiens pour nous tenir au chaud entre nous, mais pour aller

dans le monde, pour « *sortir* » vers ce que le Pape François appelle « les périphéries » : malades, personnes isolées, assoiffées de sens, privées de Dieu, loin de l'Eglise...

« Les paroles de l'Évangile nous pétrissent, nous modifient, nous assimilent pour ainsi dire à elles » : par elles, nous ne sommes « jamais appelés à compliquer ce qui est simple », mais à « garder en nous, au chaud de notre foi et de notre espérance, la parole à laquelle nous voulons obéir. Ils l'établira entre elle et notre volonté comme un pacte de vie. » (Madeleine Delbrêl, *Le Livre du Seigneur*, c.1946) Puissent ces paroles trouver un écho en notre cœur, un écho qui demeure.